

Christophe OBERLIN

# Chroniques de Gaza 2001-2011

Postface de Mahmoud ZAHAR

Éditions Demi-Lune  
Collection Résistances

Extrait de *Hayrat Al-A'id*, [*The Returnee's Perplexity*], Riyad Al-Rayyis,  
Beyrouth, 2007. Traduction de l'anglais par Christophe Oberlin.

*« La seule valeur morale pour les peuples occupés, c'est la vigueur de la résistance à l'occupation. C'est là le seul enjeu. Gaza est tombée dans la dépendance à cette cruelle et noble valeur. Elle ne l'a pas apprise dans les livres, les écoles élémentaires, les slogans sonores scandés par les haut-parleurs, ni dans les chansons. Gaza ne l'a apprise qu'à travers sa propre expérience, et un labeur qui est son image et sa gloire.*

*Gaza n'a pas de voix. Ce sont les pores de sa peau qui exhalent la douceur, le sang et le feu. Et donc l'ennemi lui voue une haine et une crainte mortelles, et cherche à la noyer dans la mer, le désert ou le sang. Et donc ses proches et ses amis l'aiment avec une timidité qui parfois touche à la jalousie et à la peur, car Gaza est une leçon brutale et un exemple éclatant pour ses ennemis comme ses amis.*

*Gaza n'est pas la plus belle des villes.*

*Son rivage n'est pas plus bleu que celui d'autres villes arabes.*

*Ses oranges ne sont pas les plus belles du bassin méditerranéen.*

*Gaza n'est pas la ville la plus riche.*

*Ce n'est ni la plus élégante, ni la plus grande, mais son histoire est à la hauteur de celle d'une véritable patrie. Car elle est la plus laide, la plus pauvre, la plus misérable et la plus vicieuse aux yeux de ses ennemis. Parce qu'elle est la plus capable d'entre nous pour troubler l'humeur et le confort de l'ennemi. Parce qu'elle est son cauchemar. Parce qu'elle est tout à la fois des oranges minées, des enfants sans enfance, des vieillards sans vieillesse et des femmes sans désirs. Parce que tout ceci réuni constitue sa plus grande beauté, pureté et richesse, parce qu'elle est infiniment digne d'amour. »*

Mahmoud Darwich



## Préambule

J'avais quinze ans en 1967. Comme la plupart des jeunes de mon époque, j'ai applaudi aux « exploits » de l'armée israélienne « seule contre 27 millions d'Arabes », capable des « plus grandes audaces », armée dont les soldats « dormaient trois heures par jour » et dont les officiers, « attaquaient en tête de leurs soldats ». J'ai rêvé avec *Paris Match* devant l'image du soldat juif touchant « pour la première fois depuis 2 000 ans » le Mur des Lamentations. Plus tard, lors de séjours de plongée sous-marine en mer Rouge, sur les routes du Sinaï, j'ai vu descendre des énormes camions de l'armée israélienne de belles jeunes filles soldates. Et j'ai cru aimer ce nouveau pays.

Puis le temps a passé. Je n'arrive pas à me rappeler l'instant précis où les premiers doutes m'ont effleuré. Je dois avouer qu'ils ont été bien tardifs. L'éclosion d'une conscience politique n'était pas vraiment favorisée dans le milieu qui était le mien. Le monde musulman n'existait pas pour moi, et je m'étais laissé imprégner jusque-là par cette méfiance globale qui préside depuis des siècles aux rapports entre « l'Orient » et « l'Occident ».

Ce n'est que plus tard que j'ai fait connaissance avec ce monde musulman, notamment au travers de collaborateurs chirurgiens venus du Proche-Orient et du Maghreb, qui travaillaient avec moi dans les hôpitaux parisiens. Je pense en particulier à mon maître et ami le Dr Ghassan Ferzli, originaire du Liban. Quelqu'un qui expliquait toujours, sans jamais juger. Longues soirées en salle de garde, longs débats.

Et puis j'ai vu pour la première fois les photos des Palestiniens expulsés, poussant des charrettes en bois devant le canon pointé des fusils des milices juives. Ils n'étaient donc pas partis « de leur plein gré »...